Le désir de scientificité, l'inquiétude légitime

Joelle Le Marec

Sorbonne Université CELSA
GRIPIC

Résumé : Je reviens sur mon interprétation d'un texte et d'une expression de Baudouin qui n'ont cessé de me faire réfléchir. Je m'interroge sur les « nouveautés perturbatrices » qui nous viendraient des sciences de la nature. Je tente de préciser la manière dont les sciences humaines et sociales peuvent assumer et revendiquer non pas un rôle par rapport à la prétention des sciences à transformer la réalité mais une perspective tracée par le désir de scientificité.

Mots-clés : scientificité, réflexivité, sciences humaines et sociales, enquête, manque, inquiétude, perspective.

Le texte de Baudouin Jurdant intitulé « Le désir de scientificité » [1] me parle. Le titre d'abord, presque autonome : les mots du titre agissent comme un poème, le langage opère au-delà des énoncés, ils désignent l'ouverture, désirable, d'un cheminement réflexif (« est-ce cela dont il s'agit ? »). L'interrogation sur le désir de scientificité a ainsi été au cœur de mon habilitation à diriger des recherches en 2002, qui s'intitulait : « Ce que le terrain fait aux concepts : pour une mise en œuvre empirique de la réflexivité dans l'enquête ». Il n'y a rien de commun, dans mon imaginaire, entre la soif de connaître, la dimension érotique classiquement évoquée depuis Pascal la *libido sciendi*) et le désir de scientificité qui n'est en rien une passion, mais une inquiétude, de celles qui retardent et entraînent à la fois, comme dans ce rythme propre au flamenco et à la corrida que cherche à ressentir Didi-Huberman dans « le danseur des solitudes » : *el temple*, soit la conjonction indescriptible d'une accélération et d'un ralentissement exactement superposés dans le même mouvement [2]. Cette inquiétude s'associe à des images ou des moments : l'inquiétude à la vue de chiens courant dans le désert infatigablement, allant de l'avant, occupés à des choix de trajectoires mystérieuses et peut-être inutiles, l'inquiétude à la lecture vécue comme désir, tenace mais

1. Lecture du texte « le désir de scientificité, Baudouin Jurdant, Alliage n° 41-42, décembre 1999, p. 147-155

2. Voir Georges Didi-Huberman, *Le danseur des solitudes,* Paris, Les éditions de Minuit, 2006, p. 34 et suivantes

sans trop d'espoir, d'un contact, d'une communication qui serait enfin indubitable, dans l'écriture de Juan Benet, que nous avons justement lu et commenté Baudouin et moi pour un colloque organisé à la mémoire de l'écrivain [3]. Bref, le désir de scientificité est un scrupule, un de ces cailloux dont a parlé Théodore Monod à propos des expéditions dans le désert, un caillou que l'on glisse dans sa chaussure et que l'on sent à chaque pas, un opérateur de réflexivité qui maintient intact et vivant l'élan de l'enquête et son mystère, inquiet et confiant.

Au delà de son titre, le texte bien sûr force à réfléchir à l'effort de scientificité, à partir de la proposition de Baudouin : l'entretien et l'expression d'un désir de scientificité incombe aux sciences humaines et sociales, pratiquées par les *scientigrecs* : ceux-ci doivent sans cesse manifester un effort de scientificité, « une scientifisation du regard sur les phénomènes sociaux » par des méthodes qui ne garantissent cependant jamais que l'on puisse accéder à un consensus à propos d'une unité du « monde réel ». Les *scientifixes*, les praticiens des sciences de la nature (physiciens, chimistes, biologistes, etc.) ne sont pas concernés car l'unité du monde réel est pour eux un préalable indiscutable qui fonde la science. Le travail des *scientifixes* vise une intelligibilité de ce monde réel qui s'appuie sur des découvertes. « Côté nature » écrit Baudouin Jurdant « l'effort de scientificité ne compte pas. Ici on est scientifique, voire, pour certains, comme s'il s'agissait d'une tache de naissance ou d'une bosse héréditaire, on *naît* scientifique. Inutile de se poser des questions sur la science. L'important est de la faire ».

Pendant mes études scientifiques j'avais commencé à incorporer, toute à l'effort d'apprentissage des opérations mathématiques donnant accès au monde réel, le souci de pratiquer comme il faut sans me poser de questions sur les objets de ce monde réel. Je pense que je suis passée à deux doigts de considérer les débats sur les sciences, la vulgarisation, les sciences humaines et sociales comme étant facultatifs car inscrits dans le langage et non dans le réel. Je suis passée à deux doigts de perdre mon rapport vivant au langage et à l'enquête sous prétexte que ces choses culturelles ne nous aidaient en rien à travailler à l'intelligibilité du monde réel. Le texte de Baudouin me parle donc directement car je suis revenue à ce qui se rattachait à la pratique enfantine du questionnement sur le monde indistinctement naturel et culturel dans un second temps seulement, face à des objets qui n'entraient pas dans les découpages opérés entre la nature et la société : les matériaux utilisés dans les ateliers de restauration des peintures, et les surfaces picturales. Si j'avais été plus âgée et installée dans un poste, j'aurais peut-être eu l'idée qu'il fallait séparer les problèmes et mettre en œuvre une recherche interdisciplinaire. J'étais bien trop inexpérimentée et bien trop faiblement insérée. J'ai donc été ramenée à un pur désir de scientificité, sans doute plus troublant et intéressant, associé cependant à un déficit de légitimité. Je suis entrée en contact avec les sciences humaines et sociales à partir d'une position à la fois irrémédiablement isolée et défaillante (impossible de prétendre dire le vrai à la place de praticiens extrêmement chevronnés qui n'ont pourtant pas un rapport scientifique aux matériaux) et consciente d'une impossibilité désormais, à cause du

3. Joëlle Le Marec et Baudouin Jurdant, « Les inquiétudes du savoir dans l'écriture de Juan Benet », in Claude Murcia (éd.). *Juan Benet et les champs du savoir*, Presses Sorbonne Nouvelle, 2015

détour, de naturaliser l'attachement à un corps institutionnel producteur d'un savoir collectif, perspective désirable mais heureusement imparfaite et à parfaire.

Or, sur un plan plus général, le désir de scientificité est, toujours selon Baudouin, « intérieur à celui ou celle qui en ressent l'exigence » chez les *scientigrecs*. Il est impossible au chercheur d'oublier qu'il construit une perspective parmi d'autres possibles dont il doit aussi rendre compte. Cette situation a des conséquences logiques inévitables : la nécessité absolue d'entrer en dialogue constant avec autrui, dialogue intérieur avec les auteurs fondateurs, dialogue avec les pairs, dialogue avec tous ceux qui enquêtent et réfléchissent au nom d'une volonté de produire un savoir ayant une validité collective, un savoir pour tous, pour le bien commun.

Cette condition particulière des sciences qui tout à la fois avancent et se ralentissent dans le dialogue permanent puisqu'il y a plusieurs points de vue possibles, toujours, va de pair avec la construction d'un savoir commun dissocié de l'exercice du pouvoir (en principe, car dans les faits, les sciences humaines et sociales, comme les sciences de la nature, ne se privent pas hélas de servir des pouvoirs désireux de transformer la réalité au nom d'intérêts très limités). Cette condition particulière des sciences sociales, toujours en défaut par rapport aux représentations qu'elles produisent, les rattache pour moi à la conception de la créolité, telle qu'exposée par Carpanin Marimoutou. Le créole nous dit Carpanin Marimoutou, est au courant depuis longtemps de l'irréductible pluralité des langues, des expériences, des perspectives dans toute société humaine, et non seulement il tolère la mise en défaut des représentations, mais il en fait le socle de la culture et du politique [4].

C'est à ce point d'ailleurs que ma propre expérience et interprétation du désir de scientificité s'écarte de celle qui est proposée par Baudouin Jurdant en fin de texte, et cela sans doute à cause d'une évolution rapide des questions relatives aux rapports nature/culture, en particulier depuis la parution de l'ouvrage de Philippe Descola *Par-delà nature et culture* en 2005, et depuis l'intensification de la critique des politiques scientifiques européenne et française.

Dans son article, Baudouin Jurdant relie sciences de la nature, sciences de la société, et vulgarisation : « Face aux progrès inouïs des sciences de la nature, confrontés à ce savoir qui envahit toutes les sphères de la vie sociale et qui bouleverse les traditions, change les définitions anciennes de l'être humain, défait le tissu social, les sociétés modernes ont un choix à faire : ou bien elles tentent au nom de traditions anciennes, de juguler ces nouveautés perturbatrices en faisant taire les scientifiques [...] ; ou bien ces sociétés décident de faire alliance avec les forces mobilisées par le progrès des connaissances. Les sciences de l'homme concrétisent le choix de cette dernière stratégie ». Elles ont ainsi une « vocation de réorganisation du sens que le monde doit avoir pour que tout être humain puisse s'y sentir effectivement à l'aise ». Les sciences de la société auraient un rôle éthique, elles se chargeraient ainsi de faire en sorte que l'ensemble de la société, à travers elles, assume la volonté scientifique qui impose une transformation permanente du monde, et accompagne les réaménagements nécessaires, donne sens à une réalité sociale affectée par les « réalités nouvelles » issues des activités scientifiques. Elles sont liées à la vulgarisation qui tente de « rendre au

4. Voir sa conférence en ligne : https ://youtu.be/SITseAABdhY ?t=1

langage ordinaire ses droits sur les réalités nouvelles qui surgissent de l'exploration scientifique du monde ».

Il ne me semble pas que ce sont des *savoirs* à propos de la nature qui bouleversent les traditions, le tissu social, les définitions de l'être humain, ce qui donnerait aux sciences sociales le rôle de réorganiser constamment le sens d'un monde affecté par ces réalités nouvelles. Il me semble que ce sont des pouvoirs qui opèrent grâce à la maîtrise des processus naturels que rendent possibles les activités scientifiques (les technosciences). Des volontés transformatrices, donc, déguisées en volonté de faire science, masquées derrière « le progrès inéluctable ». Les sciences humaines et sociales peuvent être tentées à leur tour de substituer au désir de scientificité une volonté de faire scientifiquement. Ma propre trajectoire en sciences sociales n'a jamais vraiment fait retour sur les sciences de la nature car j'ai eu en quelque sorte mieux à faire que de m'intéresser aux découvertes, y compris avec mes collègues des sciences de la nature, et cela grâce aux sciences sociales et en particulier aux pratiques d'enquête et aux dialogues.

Dans un colloque en 2009 au CNRS, intitulé « Sciences et société en mutation », un membre du public, un *scientifixe* réagissait en riant à l'exposé des résultats d'une enquête menée par Daniel Boy auprès des chercheurs du CNRS pour étudier la manière dont les scientifiques se représentent leurs rapports avec la société [5]. « Les chercheurs en sciences humaines et sociales ont envie de changer le monde, mais ce sont les chercheurs en sciences dures qui le transforment réellement ! » disait en substance le rieur en invitant à se moquer des sciences sociales et de leur prétention politique. Or, les bouleversements créés par les sciences de la nature ne me semblent pas être un effet de leur efficacité et de leur pertinence, mais plutôt de quelque chose qui manque, comme en témoigne la dégradation tragique de notre sensibilité aux êtres vivants et ses conséquences sur notre propre survie. Les sciences humaines et sociales sont en tension entre une injonction politique et administrative à suivre et accompagner les mutations contemporaines largement induites par la production d'innovations technoscientifiques pour aider à la poursuite de la croissance économique, et un désir de rejoindre des foyers de réflexion et d'action qui émergent d'espaces sociaux largement invisibilisés jusqu'ici (études féministes, études créoles, savoirs paysans). Dans cette redistribution des politiques de savoirs, le désir de scientificité tel que défini par Baudouin Jurdant a l'intérêt de maintenir constamment actives deux dimensions de notre pratique de recherche :

— Ressentir le désir de scientificité et l'assumer comme effort sérieux constamment voué à un échec relatif, pour soi-même et dans le dialogue avec autrui, semble plus stimulant aux plans cognitif, politique, éthique, que la certitude satisfaite de faire de la bonne science, de la *science d'excellence*, avec les gratifications afférentes ;
— Assumer le fait que le désir de scientificité est socialement localisé et que son expression est à l'origine d'une *perspective* sur des phénomènes étudiés, une perspective parmi d'autres possibles, située, réflexive, ouverte, est de même

5. Voir Daniel Boy, « Enquête sur la responsabilité sociale du scientifique », Jean-Pierre Alix (dir), Sciences et société en mutation, Paris, CNRS Editions, 2007, pp 48-56, disponible aussi sur : http ://www.cnrs.fr/colloques/sciences-societe/docs/enqueteBoy.pdf

> plus sûr, plus relié à des enjeux vivants (comment habiter un monde commun, comment faire face à ce qui vient) que celui de vérifier une capacité transformatrice imposée à autrui comme processus destructeur.

Pour conclure, comme souvent dans les textes de Baudouin Jurdant, la force des propositions qu'ils contiennent, repose à la fois sur leur capacité à éclairer des phénomènes dans le temps long d'une trajectoire de recherche, et à supporter et même appeler des critiques qui ne les affaiblissent pas mais les renforcent : elles apparaissent, *in fine,* comme ces fameuses perspectives construites depuis une position singulière, et elles invitent à prolonger et partager ce même effort, dans une perspective elle-même nécessairement singulière, responsable, et dont la force tiendra à leur caractère non seulement heuristique, mais inspirant, inquiet et confiant.